Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Herausgeber: Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique
Band: 25 (2013)
Heft: 97

Artikel: Jésuites, femmes et concubines
Autor: Schnyder, Caroline
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-553998

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

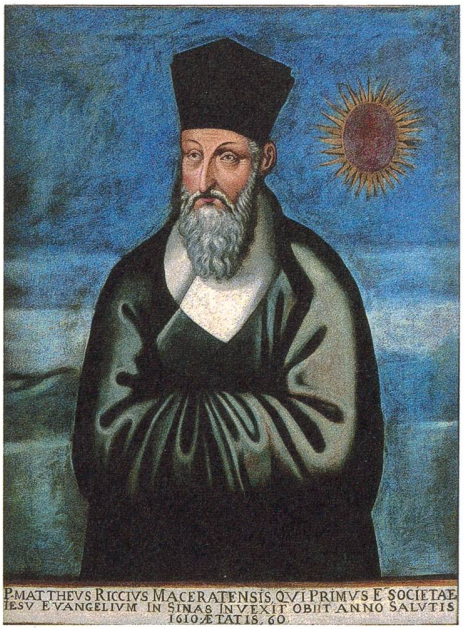
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

流
D d



Le jésuite Matteo Ricci (1552–1610), d'après le portrait peint par le frère Emmanuel Pereira, né Yu-Wen-Hui.
Image: Wikimedia Commons

Jésuites, femmes et concubines

Comment vivaient les Chinoises qui se sont converties au christianisme au XVIIe siècle? Et dans quelle mesure les missionnaires jésuites ont-ils marqué les rapports entre les genres? *Par Caroline Schnyder*

En 1583, Matteo Ricci, jésuite italien, fondait près de Canton (Guangzhou) la première mission catholique permanente en Chine. Les jésuites, puis les dominicains et les franciscains, ont dès lors tenté de convertir la population chinoise au christianisme. A la fin du XVIIe siècle, la Chine comptait quelque 200 000 chrétiens d'origine chinoise, soit moins de 1% de la population. Ces derniers formaient une petite minorité, ouverte à l'échange avec les prêtres du lointain Occident.

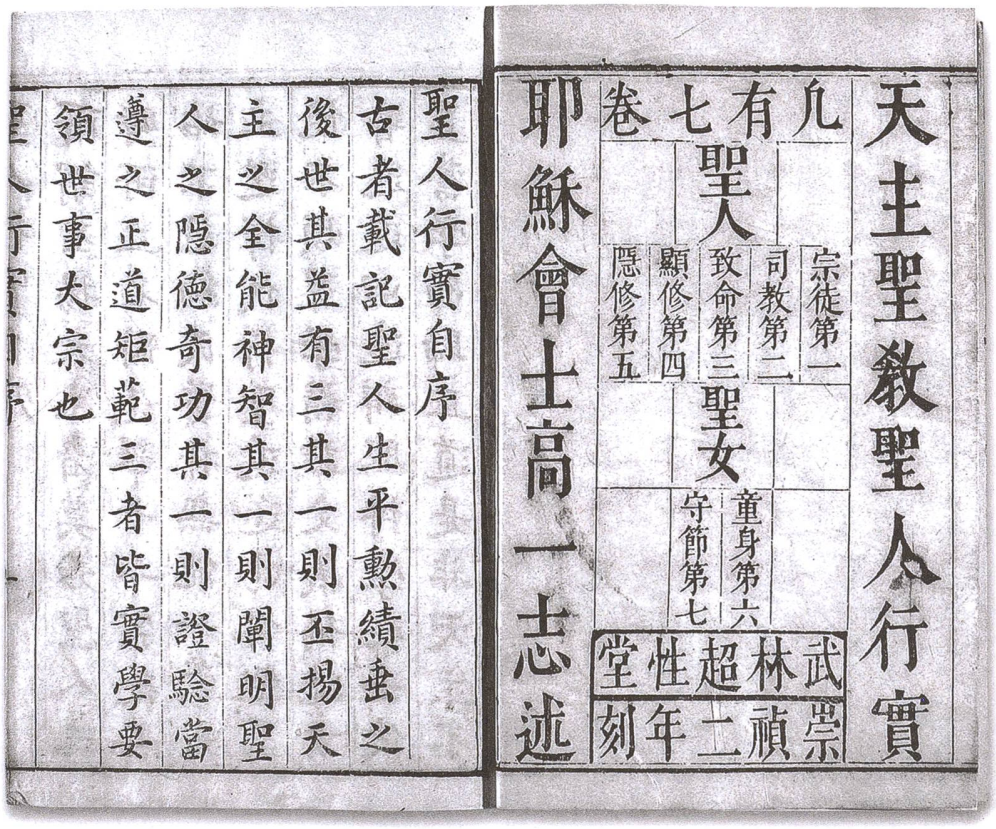
Récemment, toute une série de travaux ont été consacrés à la rencontre entre différentes cultures, et notamment sur la mission jésuite en Chine. Au centre de ces recherches, on trouve les missionnaires, d'un côté, et les fonctionnaires et les érudits (*literati*) chinois, de l'autre. C'est sur ces derniers que les jésuites ont concentré leur activité missionnaire. Mais quid des femmes des *literati*? Et quel impact le christianisme en Chine a-t-il eu sur les relations entre les genres? Nadine Amsler, de l'Université de Berne, explore ces questions dans le cadre de sa thèse de doctorat et s'efforce de remettre à plat l'histoire de la mission en Chine dans une perspective genres.

Les sources représentent un véritable défi. Il existe certes de nombreux écrits concernant cette mission dans les archives chinoises et européennes. Pourtant, la chercheuse n'a pas réussi à mettre la main sur le moindre écrit original émanant d'une femme, alors que c'était précisément le genre de documents qu'elle espérait trouver en se lançant dans son projet. Elle passe dès lors au peigne fin les sources européennes et chinoises rédigées par des hommes, à la recherche d'indices sur la religiosité des femmes, la représentation des genres et les relations entre les sexes. Elle tente ensuite de les intégrer dans les résultats issus de la sinologie et de la recherche sur les missions catholiques.

Religion au sein de la famille

Cet examen très concentré de lettres, d'opuscules et de pamphlets livre beaucoup d'éléments. Et révèle que la perspective genres permet de plonger dans les coulisses familiales et quotidiennes. L'un des principaux résultats de cette recherche montre que dans le christianisme chinois, la religiosité féminine s'est développée comme une «religion de la famille» et souvent sans le concours d'experts religieux. Ce sont surtout les femmes de la classe supérieure, empreinte de confucianisme, qui vivaient leur religion au sein de la famille. Elles endossaient le rôle de médiatrices religieuses et géraient une chapelle dans la propriété familiale. Les rituels quotidiens, qui tournaient autour des enfants, étaient importants. La Vierge Marie semble notamment avoir remplacé ou complété Guanyin, la déesse bouddhiste de la fécondité.

Gravure sur cuivre d'une noble chinoise (Athanasius Kircher, «China illustrata», Amsterdam 1667).
Image: Bibliothèque centrale Zurich



Couverture d'un recueil hagiographique en chinois du père Alfonso Vagnoni («Shengren xingshi», Hangzhou 1629).

Les femmes n'avaient presque aucun contact direct avec les missionnaires jésuites. Une à deux fois par an, elles participaient éventuellement à une messe et rencontraient les prêtres européens pour recevoir les sacrements. Ces cérémonies, de même que la confession, se déroulaient en présence des membres mâles de la famille. Lors du baptême ou de l'extrême-onction, les jésuites veillaient à toucher les femmes le moins possible. Ils renonçaient donc à l'imposition de sel sur la langue de la personne à baptiser ou à l'onction des pieds des malades, non sans avoir obtenu – et interprété de manière très large – des dispenses de la Curie romaine. De tels attouchements auraient été jugés choquants et scandaleux par l'élite confucéenne.

D'après les recherches de l'historienne bernoise, si jésuites et chrétiennes chinoises se rencontraient à peine, ce n'était pas seulement en raison des coutumes chinoises, mais aussi de la stratégie missionnaire des jésuites, dite d'adaptation ou d'accommodation. En 1583, lorsqu'ils sont arrivés en Chine avec Matteo Ricci, les premiers jésuites s'habillaient comme les moines bouddhistes, qui échappaient aux règles confucéennes et avaient ainsi accès aux appartements des femmes. Matteo Ricci ne semble toutefois pas avoir été à l'aise dans ce rôle. C'est pourquoi il a décidé en 1592 avec ses confrères de se focaliser sur les *literati* et de s'adapter à ces derniers. Les jésuites ont ainsi repris leur habillement et leurs comportements. Ils rédigeaient des opuscules en chinois érudit – seul moyen pour eux d'obtenir la reconnaissance des *literati* – et s'en tenaient strictement à l'idéal confucéen de séparation des genres.

Contacts rares avec les femmes

Selon Nadine Amsler, la stratégie d'adaptation des jésuites a fait que les contacts avec les femmes ont été rares, à la différence de ce qui s'est passé dans les ordres mendiants des dominicains et des franciscains qui se sont plutôt tournés vers les gens simples. L'adaptation des jésuites à l'élite confucéenne avait toutefois ses limites. Les jésuites ne pouvaient accepter la polygynie (vie commune d'un homme et de plusieurs femmes), particulièrement répandue dans la classe supérieure. Ils refusaient ainsi de baptiser les hommes qui souhaitaient se convertir, mais qui ne respectaient pas la règle «un époux, une épouse» et ils excommuniaient les chrétiens qui prenaient une concubine après leur baptême.

Pour les *literati*, le commandement imposant la monogamie contredisait diamétralement la pratique et les attentes sociales. L'idée qu'un homme n'ait qu'une seule femme leur était étrangère, et la perspective de ne pas avoir de descendant mâle était inacceptable pour la plupart d'entre eux. Dans les sources émanant de ceux qui envisageaient la conversion, la chercheuse a trouvé des hommes qui préféraient ne pas se faire baptiser, mais aussi des chrétiens qui se séparaient de leur concubine.

Sur le marché des concubines

Le sort de ces concubines ne semblait guère préoccuper les jésuites. Pour les femmes qui vivaient dans le foyer d'un converti, l'exigence chrétienne de la monogamie était donc ambivalente. Elle améliorait éventuellement la position de l'épouse principale, mais frappait d'incertitude le destin des concubines. Certaines d'entre elles étaient revendues comme des marchandises.

Mais dans quelle mesure le christianisme a-t-il modifié les relations entre les genres, au-delà de ces quelques familles chrétiennes? Une question à laquelle Nadine Amsler cherche des réponses, et qui n'est pas simple. Comment comparer en effet les relations sino-chrétiennes dans des villes aussi éloignées l'une de l'autre que Guangzhou, Shanghai, Xi'an ou Pékin? Sur quelles situations, quelles familles, quelles couches sociales se baser? La Chine est beaucoup plus hétérogène qu'il n'y paraît, rappelle l'historienne. Il s'agit donc d'éviter les simplifications. Un message qui devrait être régulièrement pris en compte dans les discussions actuelles sur la Chine, estime-t-elle. Les missionnaires du XVIIe siècle étaient déjà fascinés par la complexité de la culture chinoise. Une diversité qu'il vaut la peine de regarder en face.